



Jay Haley

Entretien :
Jay Haley
et Mony Elkaim



Mony Elkaim : Mon cher Jay, que faisais-tu avant de rencontrer Bateson et de faire partie du premier groupe de Palo Alto ?

Jay Haley : J'étudiais le théâtre à l'Université de Californie. J'étais en licence et durant le dernier semestre, quelqu'un a posé la question : « Pourquoi les gens vont-ils au cinéma ? » Cinquante millions de personnes allaient voir un film à cette époque, tant un grand film populaire pouvait avoir de succès. Il fallait qu'un film possède un pouvoir de séduction très important, pour attirer tout ce monde. Voilà ce qui m'intéressait quand j'ai quitté l'université. Puis je suis allé à New York, j'ai écrit pendant un an, j'ai vendu un récit au *New Yorker*, et j'ai cru réussir dans ce domaine, mais je n'ai rien vendu d'autre pendant cinq ans. J'étais allé à New York pour un an et je suis revenu en Californie lorsque mon père est décédé. Je devais décider de mon orientation pour gagner ma vie. Je suis retourné à l'université pour faire des études d'anglais et je me suis inscrit à l'UCLA. On m'avait dit que, si je faisais une école de bibliothécaire pendant neuf mois, je pourrais obtenir un emploi, car il y avait peu de bibliothécaires. Je suis allé à Stanford (l'autre université de Californie). J'apprenais la communication de masse pour obtenir ma maîtrise. A ce moment-là, j'ai découvert que Bateson était une des rares

personnes qui aient jamais étudié un film. A l'époque il s'agissait d'un film de propagande allemand, *Hitlerjunge Quex*⁽¹⁾. Je suis donc allé le voir pour parler de son travail d'analyse. Il m'a engagé sur le projet. Nous nous sommes disputés car il n'appréciait pas beaucoup ma façon de voir ce film en terme de complexe de castration (il y avait un couteau très symbolique). J'étais plutôt un freudien radical à cette époque et j'ai voulu rectifier ce qu'il faisait. Mais il aimait probablement cela, puisqu'il m'a recruté. Il a fait de même avec John Weakland qui étudiait des films chinois. Si bien que tous les trois nous étudions des films. Bateson m'a permis de terminer ma maîtrise tout en travaillant, et c'est comme cela que je me suis lié avec lui. Nous avons commencé par l'étude de la communication en général et par les paradoxes dans la



communication, principalement dans la communication animale, ainsi que par l'analyse des films au tout début.

M. E. : C'était en quelle année ?

J. H. : Début 1953. Finalement, il m'a engagé comme

secrétaire. J'étais déjà un bibliothécaire compétent à Stanford, et ma rémunération était équivalente à ce que je touchais précédemment, car il disposait d'un contrat de recherche de deux ans. J'ai dû décider entre quitter Stanford pour lui avec une sécurité d'emploi pour deux ans, ou à l'inverse, devenir bibliothécaire. Je l'ai rejoint, et je ne l'ai pas quitté pendant dix ans, sans sécurité. On avait des contrats d'année en année, ou tous les deux ans. C'était précaire.

M. E. : C'était comment ?

Quelle impression cela faisait de travailler avec Bateson et

Weakland à cette époque ?

Que faisais-tu comme recherche ?

(1) Film tiré du roman de Schenzinger qui s'inspira du destin d'Herbert Norkis, jeune hitlérien tué le 24 janvier 1931 à Berlin (M.E.).

Jay Haley

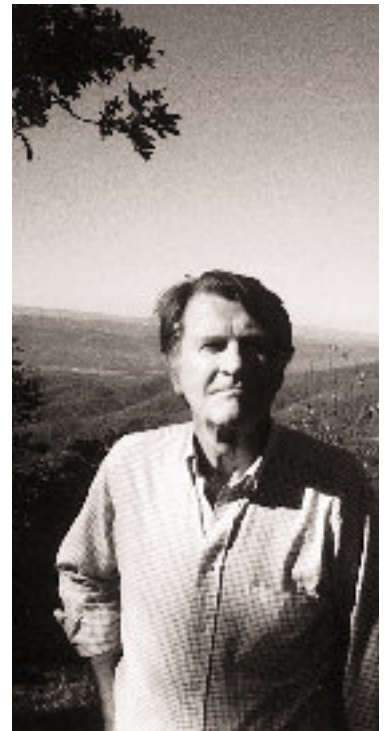
J. H. : Eh bien, c'était un peu de tout, car Gregory était un homme exceptionnel. Il était le chercheur en sciences sociales le plus important des dix dernières années, et il était une espèce de marginal à lui tout seul. Tu sais, il n'a jamais été professeur titulaire. Il a toujours été enseignant associé. Personne ne l'aurait engagé comme professeur. L'UCLA l'a nommé administrateur, ce qui a fait de lui le représentant de l'université au Conseil d'administration mais ils ne l'auraient jamais nommé professeur. Il avait des problèmes avec les anthropologues car il pensait très différemment de la plupart d'entre eux. Mais comme directeur de recherche, il était formidable. Il a formulé pour nous le problème des paradoxes dans la communication. C'était son contrat de recherche, et il nous a laissés finalement assez libres, si bien que nous pouvions nous intéresser à ce que nous voulions.

La communication du schizophrène

M. E. : Et c'était quoi à l'époque ?

J. H. : Eh bien j'ai commencé avec le cinéma et j'ai rédigé un mémoire sur un film populaire, puis je me suis intéressé à l'hypnose. J'avais rencontré Erickson cette année-là, suivi son séminaire, et entrepris d'étudier l'hypnose comme forme de communication. John Weakland m'a rejoint sur ce travail. De plus, en 1954, j'avais rencontré un interne en psychiatrie qui m'avait dit : « Si tu t'intéresses à la communication, tu devrais parler à ce patient », et c'est ce que j'ai fait. En fait, cet interne tentait de trouver quelqu'un pour le remplacer auprès de ce patient en raison de son départ. J'ai commencé des entretiens, et cet homme s'exprimait dans une sorte

de salade de mots. Il disait qu'il venait de la planète Mars, que le nom de sa mère était Margaret Staline. Ils l'ont attrapé alors qu'il descendait la rue portant sur lui une machette. Personne ne savait qui il était. On l'avait cru ivre, mais une fois dégrisé, il ne dessaoulait toujours pas. Il ne voulait pas dire d'où il venait, il disait qu'il était né sur Mars. Si bien qu'on l'a envoyé à l'hôpital de l'Etat. Il y était depuis dix ans lorsqu'il a fait allusion à un numéro d'identification de l'armée. Finalement, ils ont vérifié qu'un type portant le même numéro avait été incorporé trois mois dans l'armée avant d'en être viré pour réforme liée à un état psychotique. C'est là qu'ils l'ont adressé à l'hôpital des Vétérans où je travaillais. J'ai commencé à lui parler. Il avait une façon de discourir intéressante. Il possédait un talent extraordinaire dans l'utilisation du vocabulaire pour quelqu'un qui avait eu une éducation primaire. C'était un ouvrier qui allait de chantier en chantier. Il avait fini par travailler dans les champs lorsqu'on l'a arrêté. Par exemple, si je lui demandais : « A quoi ressemble votre mère ? », il répondait : « Elle est maigre comme un loup, maquillée comme une chatte avec une longue queue de scorpion qui pique. » Tout ceci avec une éducation primaire, ce qui nous intriguait énormément. J'ai commencé à parler de lui à Bateson et nous commençâmes à l'enregistrer et à l'écouter. J'étais intéressé ainsi que Bateson par sa façon de qualifier la réalité. Il éprouvait une grande difficulté à distinguer si quelque chose était réel ou non, et cela nous intéressait particulièrement. Nous nous sommes d'abord attachés à sa perception, c'est-à-dire à nous demander s'il pouvait percevoir correctement ou non ; en effet, c'était la pensée dominante, à l'époque, à propos de la schizophrénie. Ensuite nous



sommes passés à l'idée selon laquelle c'était un message destiné à quelqu'un d'autre et pas seulement une perception. Il créait une métaphore, et cela a déclenché notre intérêt pour les métaphores dans la schizophrénie. Notre première bourse de recherche se terminait en 1954, nous devions trouver de l'argent. Alors nous avons soumis une demande de bourse pour étudier la schizophrénie du point de vue de la communication. Nous obtînmes l'argent, ce qui nous donna deux ans. Bateson reçut l'argent pour étudier la schizophrénie du point de vue de la communication. Il l'obtint d'un industriel qui dirigeait la fondation Rockefeller. Bateson alla le voir pour lui parler de la recherche et le type lui a dit : « Vous avez l'argent. » Il a immédiatement compris Bateson parce qu'il était dans la communication lui-même. Deux ans plus tard, au terme de notre recherche, nous n'avions pas produit grand-chose. Nous explorions les paradoxes, et Bateson est retourné voir la même personne à la fondation Rockefeller pour un renouvellement de budget, mais elle n'y était plus. Si bien que Bateson s'attendait à un refus, et c'est ce qui s'est produit. Comme Norbert Wiener, le cybernéticien,

s avait rendu visite, Bateson lui rit une lettre expliquant que la zophrénie est provoquée par personne qui est punie parce elle s'attend à être punie. nnaît l'exemple de parents pant un enfant qui montre un vement de recul lorsqu'il les de nouveau. Les parents se tent alors en colère après lui e qu'il recule comme s'il endait à ce qu'on le punisse s qu'il a été puni. De sorte attend qu'on le punisse. Je se que Bateson est retourné r son renouvellement en dant à être puni par le refus, est ce qui est arrivé.

us avons alors décidé de ger une demande de bourse ujet de la schizophrénie ; nous ns obtenu de l'argent pour x ans auprès d'une autre dation. Je ne me souviens plus elle. Nous avons toujours acceptés par de petites dations. Nous n'étions pas ement agréés par le NIMH tional Institute of Mental lth) ou autres.

. E. : Jay, tu as écrit en 1959⁽²⁾ n article dans lequel tu insistes r le fait que le double lien, la ouble-contrainte, ressemble à la lation entre deux personnes ises dans une situation de porte urnante, dans laquelle personne e sait qui pousse qui, ni qui a mmencé. Pour moi, cet article t très important parce que, squ'alors, les gens parlaient du ouble lien en terme de « qui ège qui » ou « qui entrave qui ». s-tu eu des discussions avec le ste du groupe avant d'écrire la ?

: Nous passions ensemble huit res par jour, pendant dix ans, et s avons des discussions infinies, orte qu'on ne peut pas dire de est vraiment née l'idée. us réfléchissions en terme de ernétique et de systèmes ulaires et il devenait clair que parents étaient liés par l'enfant

aussi bien que l'inverse. Pour la première famille que j'ai vue, c'était absolument évident. Le fils de 43 ans, les parents avaient aux environs de 70 ans, avait envoyé à sa mère une carte postale pour la fête des mères, lui disant : « Tu as toujours été comme une mère pour moi. » La mère en fit part dans la séance, disant : « Il y a quelque chose qui ne va pas avec cette carte. » Mais à l'inverse, elle était prise dans une sorte de lien qu'il pouvait induire en elle, en disant « Tu as été comme une mère pour moi. » Y arriver exige un certain talent relationnel.

M. E. : C'est très intéressant. Ainsi, c'est une des premières familles que tu aies vues ?

J. H. : C'est la première, tout le projet commençait alors.

M. E. : Es-tu celui qui s'est intéressé au travail d'Erickson et l'a proposé à Bateson, ou bien le connaissait-il déjà ?

J. H. : Il le connaissait déjà

M. E. : Ils étaient amis ?

J. H. : Bateson et Mead son allés à Bali pour un séjour de recherche. Pendant environ trois ans, ils ont étudié les transes induites par les danses. A leur retour, ils ont consulté Erickson à propos de la transe. Ils lui ont montré des films de danses en lui demandant d'expliquer si telle personne était en transe ou pas. Erickson a hypnotisé sa propre femme pour lui demander de participer à cette estimation, à partir de l'idée qu'une personne en transe reconnaît mieux des gens en transe que quelqu'un qui ne l'est pas. C'est ainsi qu'ils entrèrent en relation, et Mead est devenue vraiment une amie des Erickson. Lorsque j'ai demandé à Bateson si je pouvais aller au séminaire d'Erickson, je ne savais pas qu'il le connaissait. Il a dit : « Je vais l'appeler et lui demander. » C'est tout.

M. E. : Je vois. Ainsi Erickson a hypnotisé sa propre femme ?

J. H. : Oui.

A propos du pouvoir

M. Elkaim : Dis-moi, tu sais que les étudiants en thérapie familiale ont entendu parler de la discussion, ou du désaccord, entre toi et Bateson à propos du pouvoir. Pourrais-tu me dire s'il existait un conflit important à ce sujet pendant le projet ?

J. H. : J'ai eu une discussion avec John Weakland là-dessus et ni l'un ni l'autre ne nous rappelons que ces sujets aient été, ne fût-ce même qu'abordés avec Bateson en dix ans. Il ne s'est jamais montré chagriné de la façon dont je m'intéressais au pouvoir. J'écrivais des articles qu'il approuvait officiellement puisqu'il était cité dans les notes à propos du contrôle dans la psychothérapie. Je pense que c'est arrivé dix ans plus tard, après la fin du projet. On l'a poussé à accepter l'idée que la psychothérapie était une bonne chose et que le pouvoir en était un aspect important, et il n'a pas voulu que cet aspect soit considéré comme lié à lui. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est qu'il y a eu deux grands thérapeutes qui étaient, dans le pays, les plus orientés vers cette question du pouvoir. L'un était John Rosen, qui faisait s'agenouiller des psychotiques, et Bateson l'aimait énormément et nous poussait à l'étudier. L'autre était Erickson, qui disait : « Il vaut mieux prendre le pouvoir quand vous faites une psychothérapie », et Bateson était parfaitement d'accord avec cela. Il ne semble pas que ce désaccord ait jamais émergé pendant le projet.

M. E. : Ainsi, d'après toi, comment ont commencé les discussions sur le pouvoir ?

J. H. : Eh bien, je pense que cela s'est produit une fois que le projet

(2) « An interactional description of schizophrenia », *Psychiatry*, 22, n° 4 : 321-332 (November 1959).

fut terminé ; Bateson n'aimait pas la psychothérapie, ni la psychiatrie, ni l'hypnose. Son projet s'est centré sur ces trois terrains, parce qu'il nous a donné la liberté d'aller là où nous voulions, et c'est ce que nous avons fait. Il a étudié cela, en a accepté le cadre, et a approuvé notre démarche. Lorsque nous avons commencé à faire de la psychothérapie, Bateson ne voulait pas en faire lui-même. Il était anthropologue et, en tant que tel, ne croyait pas qu'on dût changer les données. Tout ce que nous devons faire, c'était les examiner. En thérapie, vous devez changer les données, vous essayez de changer le comportement des gens et vous essayez de le faire délibérément. Il n'aimait pas cela. Il n'était pas gêné si quelqu'un d'autre le faisait, mais il ne voulait pas le faire lui-même. Ainsi, il effectuait des psychothérapies où il espérait que les gens s'amélioreraient spontanément. Ou bien il leur faisait un cours, mais il ne faisait jamais « a pour obtenir b » ou quelque manipulation que ce soit. Je pense qu'il a du faire de la psychothérapie jungienne et que cela l'a influencé.

Le comportement du schizophrène comme adaptatif

M. E. : Ainsi, il voyait des patients par lui-même, individuellement et en famille. Comment se comportait-il avec les patients ?

J. H. : Eh bien, il avait un groupe d'alcooliques qu'il étudiait et voyait en thérapie. Il leur était très dévoué. Il pouvait les ramener à l'hôpital lorsqu'on les trouvait ivres dans la rue. Il était à la fois très attentif et plein de compassion pour eux. Mais il n'a jamais entrepris de psychothérapie avec eux au sens de se proposer de changer leur comportement. Il n'utilisait pas l'approche

éricsonienne : proposer une intervention paradoxale à un patient alcoolique. Bateson était aussi direct et rationnel qu'il le pouvait. Il avait deux sortes de patients, un groupe était composé de ces alcooliques dont je viens de parler, un autre de patients schizophrènes, lorsque nous avons tous commencé à en voir. Nous avons mené une étude de tous les schizophrènes que nous pouvions examiner, et entrepris une série d'entretiens à propos de leur premier épisode, sur ce qui les avait fait s'effondrer. Ce qui était intéressant, selon moi, était qu'à cette époque toute la réflexion psychologique mettait l'accent sur le passé comme cause du présent, et quand il a posé le produit d'une expérience infantile du passé. D'une certaine manière nous avons proposé un changement en faveur de l'idée selon laquelle le comportement du schizophrène était adaptatif et approprié à la situation présente. Si bien que c'était elle que nous devions changer. Bateson n'a eu aucun problème avec ce retournement. Il est passé de l'enfance au présent sans aucune restriction. Je pense que c'est grâce à son expérience d'anthropologue.

M. E. : Tu recevais aussi des familles à cette époque. Qu'est-ce qui t'intéressait en elles ?

J. H. : Il y avait un grand nombre de choses nouvelles d'un seul coup. J'ai vu ma première famille parce que mon patient, celui de 43 ans qui adressait à sa mère une carte postale, pensait qu'il ne pouvait quitter l'hôpital que s'il retournait chez ses parents. Il ne pouvait aller nulle part ailleurs. Et pourtant, il ne pouvait supporter de rester avec eux plus de cinq minutes, ou alors il tombait par terre, et on appelait des secours qui le ramenaient dans le service. Je le voyais en individuel et il me

semblait que, s'il devait rentrer chez lui, il ne pourrait le faire en raison de sa terreur qui l'empêchait d'être avec eux plus de cinq minutes. De sorte que j'ai fait venir les parents pour comprendre les raisons de sa peur vis-à-vis d'eux. Il s'est tenu debout plaqué au mur, comme Jésus, mais il est resté dans la pièce, et nous avons discuté pendant une heure. Les parents ont expliqué combien il les faisait souffrir; quel enfant difficile il avait été et comment il avait disjoncté à 20 ans alors qu'il était soldat. Lorsque je l'ai rencontré, il avait 43 ans et il était rentré et sorti de différents hôpitaux pendant que ses parents tentaient de l'aider. J'ai pensé à ce moment-là, j'ai même écrit une note dans un article à ce propos, que ce n'était pas de la thérapie familiale mais un examen familial. C'est seulement ensuite, lorsque j'ai mené une série d'entretiens dont le but était de les préparer à son retour à la maison, que tout a changé, et que nous avons pensé à la schizophrénie comme produite par la famille, et qu'une aide appropriée pourrait changer cela.

La naissance du miroir sans tain

M. E. : Jay, en général tu travailles derrière le miroir sans tain et tu supervises. A quel moment as-tu commencé à travailler de cette façon ?

J. H. : Le miroir sans tain a été introduit, je crois, par un psychologue du nom de Charles Fulweiler. Il travaillait du côté de Berkeley à San Leandro. C'était un foyer pour adolescents. Ce qui lui arriva fut ceci (peut-être a-t-il été le premier thérapeute familial) : il voyait une jeune fille qui avait fugué de chez elle et qui avait été ramassée dans un bar de la vallée. On l'avait ramenée, placée dans le foyer, et il voulait la tester. C'était



psychologue. Il testait et éignait ça. Aucun signe rotique n'est apparu aux tests, en qu'ils ont pensé à une ple coïncidence, et ils l'ont é partir. Quelques semaines ès, on l'a ramassée de nouveau s un bar de la vallée. Elle était et elle est revenue. Il l'a ée de nouveau, et de nouveau rien trouvé d'anormal. mme il était psychologue, cela ntrigué. Il s'est demandé, pour que raison, ce que pouvait sa situation à la maison, et il enir ses parents. Il avait un oir sans tain car il supervisait étudiants qui testaient des ents. Il s'est mis derrière le oir pour regarder les parents indre leur fille dans la pièce. avaient pas vu leur fille depuis emaines et se montraient nvoltés, plutôt tranquilles. ère dit : « Comment ça va ? », mère : « Est-ce qu'on peut ver des cigarettes ici ? » weiler, qui est quelqu'un d'assez est sorti de derrière le miroir et venu dans la pièce, où il a elé le père à le rejoindre dans ouloir. Il a dit : « Est-ce que s aimez votre fille ? », et le e a dit : « Evidemment », et weiler lui a dit : « Entrez dans la e et dites-le lui. » Le père est enu, et Fulweiler derrière le oir sans tain regardait le père avec peine ; mais finalement il t à sa fille qu'il l'aimait. A ce ment-là la fille et la mère ont mmençé à pleurer et le père i. Ce fut une séance pleine

d'émotion, si bien que Fulweiler leur demanda de revenir la semaine suivante et de recommencer. Il commença de mettre en place une sorte d'aménagement : il installait la famille dans la pièce, les faisait sortir, leur parlait, et les renvoyait de nouveau dans la pièce. Ensuite il commença à les rejoindre dans la salle, de derrière le miroir.

M. E. : C'était quand ?

J. H. : Je l'ai découvert en 1957, et je crois l'avoir entendu dire qu'il pratiquait comme cela depuis 1953 ou 1954. Lorsque j'ai entendu parler de lui, je suis allé le voir car nous n'avions jamais entendu parler de thérapie familiale ailleurs. J'ai passé trente séances avec lui derrière le miroir. J'ai été très intéressé par cette façon d'utiliser le miroir sans tain. On pouvait voir, et pourtant rester en dehors. Lorsque je suis revenu, j'ai proposé que nous installions un miroir et c'est ce que nous avons fait. Il est important pour la recherche d'observer une séance familiale. Voilà comment nous avons installé un miroir unidirectionnel. Ensuite nous avons reçu de nombreux visiteurs. Ils voyaient l'installation et ils disaient : « C'est de cette façon que vous faites de la thérapie familiale, avec un miroir sans tain ! » C'est ainsi que tout a commencé pour autant que je me souviens.

M. E. : Tu as donc commencé à

voir des familles derrière le miroir sans tain en 1957 ?

J. H. : Je dirais 1957, peut-être 1956.

« Mes premières années en tant que psychothérapeute »

M. E. : Et depuis lors tu vois des familles comme thérapeute ou plutôt comme superviseur via les étudiants ?

J. H. : J'ai commencé à pratiquer comme psychothérapeute en 1956, et j'ai continué pendant sept à huit ans. J'ai arrêté parce que je faisais de la recherche toute la journée et de la clinique le soir et les fins de semaine. Je faisais de la thérapie éricksonnienne, qui était brève et de renouvellement rapide. Dans la journée nous voyions des familles de schizophrènes à l'hôpital et j'en voyais le soir en pratique privée. De sorte que j'ai vu des familles jusqu'après la fin du projet. J'ai failli y rester, afin de gagner ma vie. Une des raisons pour lesquelles je voulais commencer Family Process était mon espoir d'en tirer un revenu et de laisser tomber la pratique privée. Mais je n'ai jamais beaucoup gagné d'argent.

M. E. : En fait, à partir de 1963, tu commences principalement à former des gens ?

J. H. : Non. En 1962, le projet s'est terminé, et je suis parti faire quelques expériences avec des familles au Mental Research Institute, que Jackson venait de créer. Entre parenthèses, Jackson exerçait une influence très importante sur notre projet. J'ai commencé à faire de la recherche et je voulais arrêter la psychothérapie. Je voulais pouvoir étudier des familles sans avoir à penser comment les changer. C'est très dur une fois que vous avez déjà commencé la pratique

Jay Haley et Luigi Boscolo lors d'un congrès organisé par l'I.E.F.S.H. à Bruxelles (1989).

de la psychothérapie. Je ne pouvais pas voir une famille avec une mère obèse sans penser : « Je pourrais faire ceci et l'amener à perdre du poids de cette façon », au lieu de me dire simplement : « C'est une mère. » C'est alors que j'ai écrit *Strategies of Psychotherapy*. Tandis que je tentais d'étudier des familles et de quitter la pratique de la psychothérapie, le livre a commencé à impliquer des gens qui voulaient des cours, des conférences, des discussions à propos de thérapie, si bien que je me suis remis à la psychothérapie. Ensuite j'ai commencé un enseignement de thérapie brève à Palo Alto, et ce fut une conséquence de mon livre.

M. E. : En quelle année était-ce ?

J. H. : Ce devait être en 1963, lorsque le livre est paru. Avant cela j'enseignais l'hypnose et la thérapie brève éricksonienne.

M. E. : Et tu commençais les supervisions à cette époque ?

J. H. : J'ai commencé auparavant. En 1959, nous avons obtenu une bourse du NIMH. En fait, deux : l'une pour étudier la thérapie familiale, ce fut Weakland qui en prit la direction, et une autre pour la recherche expérimentale auprès de familles. Ce fut moi. Nous avons divergé à ce moment-là. C'était en 1959, 1960, 1961.

M. E. : Quand tu penses aux années que tu as passées avec Bateson, à celles où tu es allé voir régulièrement Erickson, quelles sont les premières idées qui te viennent à propos de l'un et de l'autre ?

J. H. : Erickson était atypique en psychiatrie comme Bateson l'était en anthropologie. Ni l'un ni l'autre n'a suivi le cours normal de sa profession, car ils n'étaient pas en accord avec elle, si bien qu'ils ont tendu à se marginaliser et se ressemblaient de ce point de vue. Ceci signifiait que j'étais libre de

choisir de penser ce qui me convenait car je n'avais pas à me conformer à une idéologie particulière. Il y avait vraiment une révolution en psychothérapie à cette époque. Jusque vers les années 1950, il n'était pas d'usage de donner des directives en psychothérapie. Sinon vous deveniez un goujat. Il n'existait pas de thérapie comportementale ni de thérapie familiale. Et l'une de mes influences importantes fut à cette époque ma rencontre avec Alan Watts, en 1953. Ce fut une année bien chargée ! J'ai suivi un de ses cours sur la psychiatrie occidentale et sur la philosophie orientale avec John Weakland. Je commençais à entrevoir que ce pouvait être un modèle en psychothérapie. Dans la philosophie zen, vous avez un



maître dont la tâche consiste à changer quelqu'un, et il ne le fait pas simplement par la conversation ou l'exploration du passé, il s'y prend de multiples façons. De sorte que cette réflexion a commencé à nous apparaître à cette époque comme une alternative à la psychothérapie d'inspiration psychodynamique et comme une source d'inspiration pour notre projet.

Une logique de la communication

M. E. : Finalement, tu n'as rien publié en commun avec G. Bateson sur les recherches de ces années ?

J. H. : Nous avons publié de

nombreux articles, mais aucun livre. Nous aurions dû. Nous en avons d'ailleurs parlé. Mais au bout de ces dix ans, dix années, nous en avons un peu assez l'un de l'autre. Je veux dire... on avait été ensemble huit heures par jour pendant dix ans. A se confronter avec des situations comportant énormément de responsabilités, controversées, à vivre sur le fil du rasoir pour l'obtention de chaque subvention. En fin de compte, ce furent Jackson, Watzlawick et Beavin qui écrivirent *Une logique de la communication*.

Cet ouvrage résumait des idées émanant de notre projet. Ce n'est pas un bon livre, et Bateson ne l'aimait pas.

M. E. : Dis moi en quoi ce n'était pas un bon livre, et en quoi,

d'après toi, Bateson ne l'aimait pas.

J. H. : Eh bien, Bateson m'a dit : « Ils m'ont pris une trentaine de mes idées, et ils ne les ont même pas complètement comprises. » C'était juste suffisamment inexact pour qu'on ne soit pas tout à fait d'accord. Watzlawick n'avait jamais fait partie du projet, et Jackson n'était pas un théoricien. C'était un praticien et il était toujours très occupé. En fin de compte, c'est une assistante chercheuse qui l'a rédigé en grande partie, Janet Beavin, Ph. D.

M. E. : Elle a rédigé une partie du livre ?

J. H. : Je crois, Watzlawick aussi, car il écrit bien.

M. E. : Tu dis ceci : les idées étaient présentes, mais pas comme

ateson ou moi nous les aurions exprimées. Pourtant ce livre a joué un rôle important dans le champ de la thérapie familiale.

articulièrement en Europe où pour tout un chacun l'approche systémique à la psychothérapie est faite à travers Une logique et la communication. Mais tu as vu que cet ouvrage a joué un rôle moins important aux USA ?

: Certainement. Il a été diffusé à l'université, mais il n'en est pas si important. Il n'y avait pas de thérapie familiale à l'université ; il y en avait dans les instituts privés, car c'était un développement nouveau qui ne dépendait pas l'université. Mais ils ont eu besoin d'une publication, et ils l'utilisèrent.

compréhension de changement

. E. : Je me rappelle qu'un jour on a dit lors d'un congrès à Bruxelles que tu avais le même problème avec l'approche systémique en thérapie familiale qu'avec la psychanalyse. Dans les autres cas, on essaye de comprendre pourquoi quelqu'un fait quelque chose mais on n'essaie pas de changer ce que fait quelqu'un. Tu défendais l'approche stratégique où le thérapeute utilise les moyens de changer un comportement, plutôt que simplement le comprendre. Et c'est une question très importante pour beaucoup de gens en Europe, dont Mara Selvini Palazzoli aujourd'hui. Beaucoup d'entre nous sont très intéressés par l'idée que les gens viennent nous voir pour changer, et qu'ils nous paient pour cela.

: On a découvert ça en 1950.

. E. : Mais en même temps, nous avons un problème de compréhension, en essayant de réfléchir aux raisons pour lesquelles le patient se comporte de cette façon. Ainsi, pour beaucoup d'entre nous, il n'est pas

si évident que le fait de comprendre le symptôme à partir d'un point de vue différent ne conduira pas à un changement. De même, pour certains d'entre nous, il n'existe pas d'opposition tranchée entre l'approche systémique et celle qui mène au changement ; si tu peux, par exemple, reformuler ce qui se passe d'une manière telle que cela aide les gens à voir leur problème autrement, cela peut ouvrir de nouveaux possibles. Mais pour toi, c'est plus tranché ?

J. H. : Je pense qu'on peut parler à quelqu'un de ses problèmes pendant des années, cela ne changera rien, à moins de faire quelque chose.

M. E. : Ainsi, selon toi, le fait de recadrer un comportement d'une manière telle que les gens voient différemment leurs problèmes, n'est pas suffisant, tu dois faire quelque chose ?

J. H. : Il y a eu deux ou trois contributions à la thérapie familiale. L'une d'entre elles fut la remise en question de l'idée admise jusqu'ici suivant laquelle nos pensées organisent notre comportement. Si l'on voulait changer quelqu'un, il fallait modifier ses perceptions, ses pensées, et ainsi de suite. Avec la thérapie de famille, on a formulé l'hypothèse selon laquelle notre comportement structure notre pensée et génère nos idées. Par conséquent, si l'on veut qu'une personne pense différemment, on doit modifier son environnement. C'était une idée révolutionnaire et très difficile à admettre par les intellectuels, car ils ont toujours pensé qu'une compréhension pertinente de l'homme procède de soi-même. Si l'on se comprend soi-même, on pourra être différent.

M. E. : Mais Jay, vois-tu, dans ma propre pratique j'ai souvent observé des changements importants dès la première

séance. Je ne prescrivais pas de tâches ; mais dans la séance je créais une situation où je recadrais ce qui se passait de façon complètement différente ; alors, on voyait un changement se produire. Maintenant, peut-être est-il possible d'intituler « tâches » le fait que je créais cette situation qui changeait la relation entre les différentes personnes.

J. H. : Mais, tu sais, il y a aussi la formulation classique de Bateson, selon laquelle chaque message est à la fois information et injonction. Par conséquent, recadrer ne consiste pas seulement à informer les gens sur comment ils devraient être différents ; c'est aussi une injonction à changer.

M. E. : Au fond, tu dis clairement qu'un thérapeute doit accepter l'idée selon laquelle, même lorsqu'il se contente de reformuler, il est de fait impliqué dans une injonction, dans une action qui est autre chose qu'une simple discussion.

J. H. : On ne peut pas ne pas communiquer.

M. E. : On ne peut pas ne pas faire d'injonction, même si on ne le veut pas.

J. H. : Permetts-moi un autre commentaire : une fois que tu te rends compte que tu fais des injonctions, quoi que tu fasses, alors tu observes les événements différemment. Carl Rogers disait qu'il ne donnait pas de directives, qu'il se contentait de renvoyer en miroir. Mais si tu l'avais observé en train de renvoyer au patient son discours, tu aurais vu qu'il sélectionnait ce qu'il renvoyait, qu'il ne réfléchissait pas tout. De sorte que le patient produisait de plus en plus de ce que Rogers renvoyait.

M. E. : Revenons à cette époque...

J. H. : Plus tard, ce qui m'a influencé fut le fait de former des non professionnels à la thérapie. Je me suis rendu compte alors à

quel point la psychothérapie est née à l'université. Les intellectuels adorent méditer sur eux-mêmes, réfléchir aux raisons qui font agir les gens et expliquer les événements, plutôt que se mobiliser simplement pour provoquer un changement. Je pense que, dès lors que vous formez des gens qui ne sont pas des intellectuels, alors vous voyez ces derniers très différemment.

Bateson et les expériences ratées

M. E. : Avant d'arriver à cette époque, et au travail que tu as accompli avec Minuchin, je voudrais te questionner à propos d'une anecdote. C'est quelque chose qui est arrivé à Don Jackson. Je voudrais simplement vérifier si c'est une fable ou si c'est réellement arrivé.

Apparemment, on avait raconté à Jackson qu'il verrait un patient qui se prenait pour un psychiatre, alors qu'on racontait à ce dernier, qui était psychiatre aussi, la même chose à propos de Jackson.

Ensuite on avait mis Jackson et son collègue ensemble. Est-ce que c'est vraiment arrivé ?

J. H. : Pas comme ça.

M. E. : Raconte-moi...

J. H. : Quand Bateson tentait une expérience, ça ne marchait jamais. Il ne pouvait pas tenter une expérimentation, peut-être parce qu'il avait trop le point de vue d'un anthropologue. Il avait l'idée que la schizophrénie procédait d'une confusion communicationnelle à propos de la relation. Par conséquent, si l'on pouvait créer un contexte où deux personnes portaient de ponctuations différentes à propos de leur relation, on pouvait obtenir un comportement schizophrénique. Il a invité Jackson à voir un patient à l'hôpital des vétérans de l'armée. Je crois qu'on a filmé cela. Cela doit être rangé

quelque part. Il s'agit de l'un des rares films que nous avons faits, car cela coûtait très cher. Il a installé Jackson pour qu'il puisse voir le patient et il a dit à ce dernier :

« Un autre homme va venir. Il s'agit d'un patient qui se prend pour un psychiatre. Il va donc vous parler comme un psychiatre et vous allez vous comporter comme un patient avec lui. Nous filmerons tout cela. » Finalement, Jackson est entré dans la pièce, de même que l'autre personne, mais ils se connaissaient. Jackson n'a rien dit, pensant que peut-être le type avait disjoncté et avait été envoyé à l'hôpital. Pendant ce temps, l'autre pensait : « Oh mon Dieu, peut-être que Jackson a disjoncté. » Si bien que tout est tombé à l'eau. Ce qui est intéressant à propos du film est que Jackson a orienté son interlocuteur avec beaucoup de talent à prendre une position de patient, en menant l'entretien de façon telle que, très vite, le patient s'est mis à parler de ses problèmes. Voilà ce qui est arrivé. Chaque fois que Bateson mettait au point une expérience comme celle-ci, ça ne marchait jamais.

M. E. : Je voudrais vérifier si j'ai compris. Il y avait un patient qui était en même temps un psychiatre...

J. H. : Je ne suis même pas sûr que c'était un patient. C'était un type de toute façon. Mais il aurait pu être un patient, je ne me souviens plus.

M. E. : Et Bateson lui a dit : « Vous allez rencontrer quelqu'un qui pense qu'il est psychiatre, alors qu'il ne l'est pas. » Il s'agissait de Jackson, qui est entré. De fait, nous savons que chacun s'est vu informé que l'autre était psychiatre mais, en réalité, ils se connaissaient.

J. H. : Le hasard a fait qu'ils se connaissaient déjà, c'est exact.

M. E. : Et finalement, ce type devint un patient de Don. C'est

une histoire intéressante, comme celle de Christophe Colomb découvrant l'Amérique, alors qu'il cherchait les Indes. Finalement, Bateson se mit à chercher quelque chose et trouva autre chose.

J. H. : Je vais te raconter une autre de ses expériences, qui, je crois, n'a jamais été rapportée. J'en suis même sûr. A cette époque, nous pensions que les schizophrènes et leurs familles se parlaient comme s'ils venaient juste de se rencontrer : non pas comme s'ils avaient confiance dans leur relation, mais comme s'ils se connaissaient depuis peu. Nous voulions traduire cela sous forme d'expérience. Nous pensions que si l'on réunissait trois personnes d'âge approprié, c'est-à-dire comme le sont deux parents et une fille, et si nous les faisons se rencontrer et parler ensemble, nous pourrions les montrer à un autre groupe et dire : « Est-ce pour vous une famille de schizophrène ? » Comme l'idée nous paraissait intéressante, nous l'avons mise en œuvre. Nous avons un miroir unidirectionnel à Palo Alto, là où nous travaillions, et une caméra. Weldon Keyes, qui était poète, nous servit de cameraman. L'appareil était installé, et toutes les personnes étaient présentes dans des pièces différentes. Ils arrivèrent ensemble. Le monsieur et la dame s'assirent, commencèrent à parler, puis la fille entra. Les « parents » étaient de type caucasien, la fille de type philippin, ce qui a complètement fichu en l'air d'idée qu'ils pouvaient être une famille ! Le monsieur était un anthropologue qui avait séjourné aux Philippines, si bien qu'il s'est mis à parler avec la fille comme deux étrangers l'auraient fait. De sorte que toute l'expérience est tombée à l'eau. Bateson avait fait envoyer un message au foyer des infirmières. Il avait besoin d'une infirmière de 18-20 ans pour

entretien, et on lui a envoyé qu'un d'origine philippine!

. E. : Cela tournait à la alédiction, à chaque expérience u'il entreprenait !

: Je m'occupais du gramme d'expérimentation liale, et Bateson n'arrêtait pas me dire : « Faites une érience, trouvez-en une. » Et sais : « Gregory, si vous pensez moindre expérience, je serais de la mettre en œuvre ! » En t, nos investigations portaient un champ complètement rent : les relations intra-liales, et non les perceptions. ait un problème intéressant, s très difficile. Nous tentions de erminer si les structures liales étaient différentes les s des autres. Est-ce que les

intellectuelle, triste d'une certaine façon mais très intellectuelle.

M. E. : Lorsque le projet de Palo Alto se termine, qu'arrive-t-il ? Qu'as-tu fait ? Quelle année était-ce ?

« Jackson était l'un des meilleurs cliniciens que j'aie jamais vu »

J. H. : C'était en 1962. Je suis allé au MRI, l'Institut de recherche en santé mentale qu'avait créé Jackson. Celui-ci, entre parenthèses, avait rédigé un article sur l'homéostasie familiale et la notion de système. Cet article avait été publié en 1957 et il m'a dit qu'il l'avait rédigé en 1953 ou 1954, soit deux ou trois ans

n'aimaient guère penser qu'ils influençaient le comportement de la personne en analyse. En tout cas, j'ai été supervisé par Jackson, et c'est là-dessus qu'il insistait. Le comportement de la famille ou de l'un de ses membres pouvait être vu aussi bien comme la résultante de mon propre comportement ; je n'étais pas un observateur neutre. Jackson était l'un des meilleurs cliniciens que j'aie jamais vus. Il tirait d'affaire quotidiennement des schizophrènes en thérapie de famille, et il n'en faisait pas grand cas. Il voulait être un grand chercheur, et non un grand clinicien. Il est dommage que nous ayons si peu de sessions enregistrées de son travail. Nous n'avions que quelques bandes audio. Vous savez, nous pensions tous qu'il vivrait éternellement. En tout cas, il exerçait une très grande influence. Finalement, il m'a trouvé une bourse de recherche. Il s'activait toujours pour trouver de l'argent, afin que le MRI puisse continuer. Il y avait une vieille église désaffectée et il m'y a installé. J'ai commencé toute une série d'expérimentations sur la communication. Cela consistait à comparer des familles normales à des familles de schizophrènes, ou de délinquants, à partir de tâches par lesquelles nous tentions d'effectuer des observations quantitatives. La question était, et reste toujours d'actualité. Si la schizophrénie est une conséquence du comportement familial, peut-on différencier une telle famille à partir de telles observations mesurables ? C'était à cela que je me confrontais. J'ai écrit là-dessus des articles, et je commençais à m'y plaire. J'ai passé cinq ans à faire des expérimentations, et Alex Bavelas, grand chercheur en psychologie sociale, était consultant pour mes expériences. C'était une époque intéressante, je travaillais au laboratoire avec comme



lles de schizophrènes étaient rentes des autres familles ?

. E. : Ainsi, tu décrirais Bateson mme quelqu'un qui essayait de mprendre le champ de la alité. C'était un explorateur ui tentait de découvrir les ructures cachées sous-jacentes, différents niveaux du nctionnement des êtres vivants. était quelqu'un qui croyait à un onde extérieur qu'il pourrait xplorer et utiliser.

: Absolument. C'était un seur du XIX^e siècle à maints ds. Son père avait inventé le « génétique », tu sais, c'était biologiste. Et Bateson a raconté our qu'il n'a rencontré sonne au dessous du niveau de aîtrise avant l'âge de 21 ans. sait partie d'une famille très

auparavant. La publication était longue à venir, comme pour mon article de 1959 qui avait pris trois ans. J'étais occupé à le rédiger, quand nous écrivions notre article sur la double contrainte. J'avais envoyé l'article, j'attendais six mois et on me le renvoyait avec des demandes de modifications. Je le leur renvoyais, et cela continuait ainsi. Quoi qu'il en soit, Jackson était quelqu'un d'une très grande finesse sur le plan relationnel. Il avait été supervisé par Sullivan qui s'intéressait à l'action réciproque du thérapeute et du patient : comment ce dernier était-il influencé par l'intervention du professionnel ? C'était ça, l'idée de Sullivan ! Il demandait toujours au thérapeute : « Que faisiez-vous lorsque le patient faisait ceci ? » Les analystes à cette époque

collaborateur un travailleur social dont la fonction consistait à faire venir des familles normales, ce qui n'était guère facile, particulièrement lorsqu'il s'agissait d'adolescents. Ensuite, je négociais avec tous les hôpitaux publics pour suivre des familles pathologiques. Nous avons mis au point un système de test qui pouvait se transporter et nous allions ainsi tester les familles. Finalement, ce fut la première véritable expérimentation familiale, et je me demande s'il y en a eu d'autres après. Heureusement, cela a intéressé les universités.

M. E. : *Et ensuite Sal Minuchin t'a demandé de venir travailler avec lui. C'était quand ?*

J. H. : Probablement en 1966. 1967 est l'année au cours de laquelle je suis effectivement parti. Donc ce devait être 1966.

M. E. : *Donc, pendant quatre ou cinq ans, tu as travaillé au MRI avec Jackson.*

J. H. : Concrètement, de 1962 à 1967.

« Les gens ne supportent pas l'absurdité »

M. E. : *Que retiens-tu d'important à propos de ces cinq années ?*

J. H. : C'était l'idée d'expérimenter. Si tu as un couple, puis un autre couple, comment peux-tu mesurer s'ils sont différents ou semblables ? Non pas de leur propre point de vue, mais dans leur manière de négocier leurs conflits, ou de rechercher un accord. C'était un travail intéressant et qui l'est resté. C'était le principal. De plus, je travaillais comme thérapeute et je consultais Erickson, qui me supervisait à sa façon.

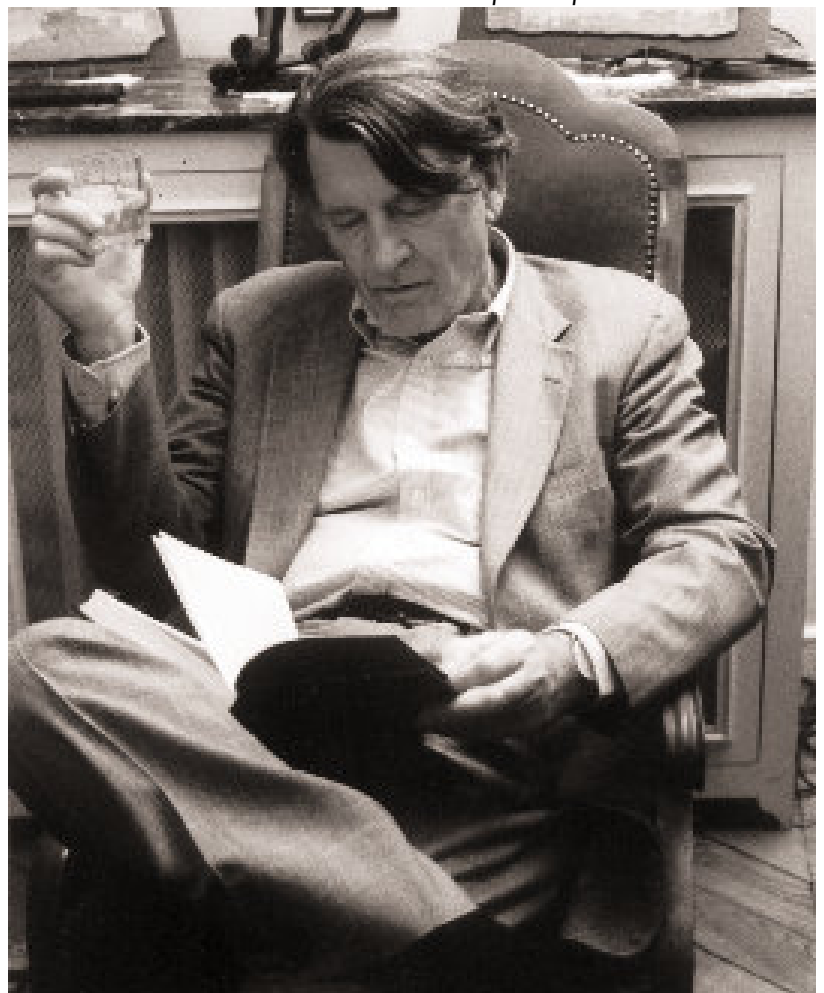
M. E. : *Comment s'y prenait-il ?*

J. H. : Il faisait différentes choses. Je pouvais lui parler d'un cas, et parfois il me disait quelque chose

que je pouvais utiliser directement. Le plus souvent, il me parlait de ses cas à lui. Je vais te donner un exemple, je viens de rédiger un article qui me le rappelle. Je voyais un couple et la femme se plaignait beaucoup de son mari, qui était une sorte de type assez passif. Ils l'étaient tous les deux d'ailleurs. Chaque samedi matin, elle passait l'aspirateur, il venait et la suivait de chambre en chambre. Elle disait que ce n'était pas un gros problème mais cela la rendait complètement folle. Elle ne pouvait empêcher son mari de le faire, elle lui disait : « Ne me suis pas dans toute la maison. » Il disait : « D'accord, chérie », et il continuait à le faire. J'ai dit à Erickson : « Que feriez-vous dans un cas pareil ? » Il a répondu : « C'est évident. » Je lui demandais « Alors ? », et il a dit : « Dites à la femme de retourner dans toutes

les pièces où elle a passé l'aspirateur, qu'elle sorte le sac à poussière de l'aspirateur, qu'elle laisse un petit tas de saletés dans chaque pièce, et qu'elle dise : « Eh bien, c'est fini », et qu'elle ne change plus rien jusqu'au samedi suivant. Il arrêtera de la suivre. » J'ai suivi son conseil et il a arrêté de la suivre. Je lui ai demandé : « Pourquoi ça a marché ? » Il m'a dit : « Les gens ne supportent pas l'absurdité ; cette tâche l'est un peu trop ; il ne peut la supporter, et donc il s'éloigne. »

M. E. : *En fait, tu me dis : le style de supervision d'Erickson consistait à me dire : « Soyez créatif, trouvez des interventions qui peut-être ne sont pas rationnelles, mais qui sont très utiles. » Car de fait l'absurde est rationnel ; il introduit l'inattendu ; il bloque la répétition.*



: Certainement.

. E. : Encore une question : quand as-tu publié ce recueil d'entrevues avec des thérapeutes familiaux de premier plan qu'est *Techniques of family therapy* ?

: Ce doit être en 1966 ou 7.

. E. : Et quand es-tu allé à Philadelphie ?

: En 1967.

e n'ai jamais pensé Ackerman comme thérapeute »

. E. : Puis-je te demander quelque chose ? Pourquoi Nathan Ackerman ne fait-il pas partie de *livre* ?

: Eh bien, je n'ai jamais pensé comme thérapeute, mais comme diagnosticien familial. En fait, ailleurs, j'avais des problèmes avec lui.

. E. : Pourquoi ?

: En partie à cause de Family Process. Voici ce qui s'est passé. Nous avons décidé de créer Family Process avec Jackson. Ici m'a dit que cela semblerait provincial si la revue n'était pas une publication de Palo Alto. Il nous a donc proposé que quelqu'un nous arrange un numéro national, soit un arrangement. C'est alors que nous nous sommes pensés à Ackerman, qui était très rare à être connu. Nous nous sommes proposés de s'engager officiellement : c'était notre cas, mais je ne voulais pas que la revue commence. Il a dit qu'il serait préférable de le faire s'il était le seul éditorial. Jackson lui a dit que ce n'était pas possible, mais j'ai entendu que ce serait Ackerman a dit : « Si c'est comme ça, je renonce. » Nous nous sommes dit : « Bien », et avons demandé à quelqu'un au Texas. C'est ainsi qu'Ackerman a rappelé et nous a dit : « Je participe, même si je suis pas responsable

éditorial. » Nous lui avons dit : « D'accord, mais il faut un engagement financier de 2000 dollars », ou quelque chose comme ça. Il nous a répondu : « D'accord, j'ai l'argent et je vous l'envoie. » Ce qu'il n'a pas fait. Jackson était à New York, à la recherche de subventions, et il a découvert qu'Ackerman demandait une subvention pour la revue. Ackerman n'avait pas l'argent ! Si bien que nous étions en colère car nous attendions pour commencer. Finalement, il a trouvé de l'argent : il l'a obtenu d'un riche patient ou de quelqu'un d'autre, et nous avons pu démarrer. Mais nous avons toujours eu des problèmes avec lui. Il y avait aussi des différences idéologiques, qui existent encore. J'avais formé différents membres de l'équipe d'Ackerman lorsqu'ils m'avaient rencontré, mais je n'ai jamais été invité à leur Institut. On ne m'a jamais demandé d'y donner des cours, un séminaire, ni même simplement invité. Mon approche de la thérapie représente une école différente de la leur et il en a été ainsi pendant trente-cinq ans.

M. E. : Je vois. Et tu as eu le sentiment qu'il était plus un diagnosticien qu'un thérapeute ?

J. H. : Si tu lui demandais comment changer quelqu'un, il n'avait pas de réponse. Il aurait dit : « Je vais les rencontrer et leur parler. » C'était un consultant de grande valeur. Je l'ai regardé travailler comme je l'ai fait avec d'autres thérapeutes, à cette époque. Et il existe un ou deux enregistrements intéressants. Je parle de son talent dans le sens suivant : il voyait une famille avec un patient fou qui avait un frère dans la pièce, celui-ci disant : « Je pense que tout ceci est une perte de temps. » Ackerman se tournait vers lui et lui disait : « Je vous trouve un peu rude à propos de cette situation, et je voudrais que vous m'aidez. » En quelques

secondes le type était désarmé et coopérait. Voilà ce que j'appelle un consultant de talent. Il faisait apparaître la dynamique familiale, mais aussi tous ces trucs négatifs que font émerger les psychanalystes et qui rendent si difficile la mobilisation de la famille.

M. E. : Quand tu penses aux années 1960, quels sont ceux qui, d'après toi, étaient importants dans le champ de la thérapie familiale ?

J. H. : Quand Jackson est mort, j'ai organisé une rencontre en son honneur, et j'ai invité quarante-cinq personnes provenant de tout le pays. Ils étaient tous venus, tous ceux qui avaient une connexion avec la famille, je les avais invités. C'était à Asilomar en Californie. J'ai toujours les bandes audio de cette rencontre, et je ne les ai jamais publiées. J'en ai écouté une dernièrement pour être sûr de l'enregistrement. Mais cela serait intéressant, parce que cela permettait de voir où chacun en était au niveau des idées en 1968.

La mort de Jackson

M. E. : Qu'est-il arrivé à Jackson à la fin de sa vie ?

J. H. : Eh bien, différentes choses sont arrivées ensemble. Il a divorcé d'avec sa femme et a vécu avec une compagne. Je suis parti à ce moment-là et cela l'a perturbé, car nous étions attachés l'un à l'autre. J'avais l'habitude de l'aider lorsqu'il traversait des périodes difficiles. Mais c'est aussi pendant cette période qu'il a commencé à prendre des médicaments divers. On l'a trouvé dans une chambre d'hôtel, il venait juste de revenir d'un séminaire et il est mort d'une surdose de barbituriques. Il semble qu'il les avait pris pour dormir. Parfois on les prend, et on oublie qu'on les a pris ; je crois que c'est ce qui est arrivé. En effet, je suis retourné là-bas, et j'ai passé une

semaine à discuter avec son entourage, à propos de l'événement lui-même, et de l'organisation de sa vie. Cela ne ressemblait pas à un suicide. Il était très occupé, avait beaucoup de choses programmées. En outre, je l'avais aidé, auparavant, à traverser d'autres crises, sans qu'il se replie ou se déprime. A chaque fois qu'il était en crise, il se rendait encore plus actif. Il a toujours été un collègue actif. Je me rappelle une fois avoir compté douze projets auxquels il participait, et ce n'était que ceux que je connaissais. Il écrivait par exemple un livre sur la Bourse avec quelqu'un, il tentait d'obtenir une subvention ou une autre. Il écrivait un livre sur des cas cliniques, et s'activait pour obtenir de l'argent, afin que l'Institut continue à marcher...

M. E. : Mais il n'était pas malade.

J. H. : Non, il n'était pas malade.

M. E. : Et d'après toi, ce fut un accident ?

J. H. : Je pense que cela a pu être le cas. Du moins, les raisons de son suicide auraient été un mystère pour moi. Même s'il avait beaucoup de soucis, cela ne lui ressemblait pas.

M. E. : Mais avait-il ou non des problèmes au MRI ?

J. H. : Jackson avait des problèmes avec tout le monde, probablement. Parce qu'il voulait commencer quelque chose, le déléguer à d'autres, et commencer autre chose. Mais il négligeait ce qu'il avait délégué, car il espérait que d'autres s'en chargeraient. Souvent ce n'était pas le cas, et il énervait tout le monde. Et l'Institut n'avait pas d'argent. C'était vraiment des gens qui gagnaient leur vie en pratique privée et qui obtenaient des subventions de recherche comme travail accessoire. Il ne pouvait obtenir suffisamment d'argent pour faire du MRI une véritable structure de recherche, et il

devait se contenter de qui voulait venir. Il était très dur de faire marcher tout ça.

M. E. : A cette époque, au MRI, qui était là ?

J. H. : Il y avait Jules Riskin et John Weakland. A la fin du projet Bateson, John est parti un an ou deux, puis il est revenu au MRI ; Watzlawick était là, ainsi que Virginia Satir de façon discontinue.

« Virginia Satir était une femme formidable »

M. E. : Quelle était ta relation avec Virginia Satir ?

J. H. : Je l'aimais bien. C'était une femme formidable. Quelques remarques à son propos. Elle voulait être une grande théoricienne, ce qu'elle n'était pas. Un jour elle nous a dit, à John, Gregory et moi, qu'elle avait tout résolu sur le plan théorique, toute la question de la famille. Elle voulait que nous venions l'écouter. Elle avait au MRI une grande pièce avec un tableau noir, alors nous sommes venus l'écouter. Ce n'était que des balivernes. Je ne peux même pas me rappeler ce qu'elle a raconté. Bateson a dit : « Eh bien, c'est intéressant », et puis il est parti. John a fait de même. Virginia m'a dit alors quelque chose comme : « Je ne comprends pas pourquoi ils n'ont pas apprécié. » J'ai dit : « Virginia, ce n'est pas ce que tu as pensé, ce n'est pas tout simplement mauvais, c'est nul. » Elle m'a alors regardé en face, et elle a dit : « Jay, je ne comprends pas tes messages d'amour ! » Elle était un excellent promoteur de la thérapie familiale. Quand nous nous déplaçons pour en parler, les gens trouvent ça intéressant. Mais quand elle a commencé à en parler, alors ceux qui l'écoutaient commençaient à pratiquer les thérapies familiales. Elle a converti des gens à la thérapie familiale à

travers tout le pays. Elle a eu probablement plus d'influence que n'importe qui d'autre. Elle était sur la route tout le temps. Elle m'a raconté une fois qu'elle voyageait trois cents jours par an, ou à peu près, jusqu'à la fin.

« Sal Minuchin m'a plu »

M. E. : Parlons de la visite de Sal Minuchin à Palo Alto, lorsqu'il est venu te voir. Comme était-ce ?

J. H. : Quelque chose d'inhabituel s'est passé. Il m'a téléphoné pour me dire qu'il voulait me voir et je lui ai proposé d'habiter chez moi, ce que je n'avais jamais fait auparavant et qu'il a accepté. Il m'a plu, d'une certaine façon. Il était venu pour m'offrir un boulot. Mais je ne connaissais pas ses intentions, je pensais qu'il était juste là en visite. Il avait l'habitude de voyager çà et là et de regarder les gens travailler. Je l'avais vu à Wiltwyck à New York et j'avais travaillé derrière le miroir sans tain avec lui et Braulio Montalvo. A l'époque, il y avait une différence intéressante entre nous, comme tu vas t'en rendre compte avec cette histoire. On voyait une mère avec deux enfants et une grand-mère. Ils étaient noirs, délinquants. Ils les amenaient les uns après les autres derrière le miroir sans tain, pour les ramener ensuite dans la pièce. Ils proposaient des interprétations aux enfants, à propos de leur mère et de leur grand-mère, de leur relation, et ainsi de suite. La mère était une femme assez jolie, mais elle n'avait pas de dents de devant. Elle parlait en cachant avec sa main l'espace entre ses dents et paraissait très timide. Ils pratiquaient une sorte de thérapie familiale structurale et interprétative et, lorsque la séance s'est terminée, ils m'ont demandé ce que j'aurais fait avec cette famille. J'ai répondu que j'aurais demandé aux enfants de gagner de l'argent pour payer un bridge à leur mère. De le gagner et non de

oler. Tel devait être leur but :
mère aurait été beaucoup
heureuse avec de nouvelles
ts. Ils me répondirent que
ait insensé, que je négligeais
ructure complète de la famille,
e qui arrivait à ces enfants
nquants. Mais je suis sûr que
gosses l'auraient fait, et je ne
se pas qu'ils auraient volé pour
C'est typiquement une
roche éricksonienne, et c'est
ue j'ai montré. C'est ce
rickson aurait fait. Il aurait
si le problème, un problème,
mme les dents manquantes, et
rait restructuré toute la famille
r changer ça. Enfin, quoi qu'il
oit, j'aimais bien Minuchin et
ulio. Lorsque Sal est venu et
m'a engagé, il n'y avait quasi
de pauvres à Palo Alto,
ement un petit quartier



vorisé. Mais le monde entier
ngeait, dans les années
ante, les pauvres étaient
out, il y avait des
ifestations et ainsi de suite.
u la chance d'avoir un salaire
aller à Philadelphie, où il y
t de nombreuses personnes
vorisées. J'ai saisi l'occasion.
époque, je vivais de subvention
ubvention, tout en élevant
enfants, et ça devenait de plus
plus dur. J'avais besoin d'un
re et Sal me promit que je
vais venir avec une
unération régulière, en faisant
ument ce que je voulais.
ait formidable. Les premières
ées, je n'ai fait que ce qui
téressait. Entre autres, de la
herche avec des enfants.
lement, Sal m'a dit : « Vous
z, vous devez faire quelque

chose », et j'ai commencé à
enseigner.

**M. E. : D'une certaine façon Sal a
procédé avec toi de la même
manière que Gregory Bateson.**

J. H. : Me laisser libre, assurément.

**M. E. : Ce fut le cas des deux, et
tu as choisi ce que tu aimais faire.**

J. H. : J'avais passé dix ans avec
Bateson à faire ce que je voulais.

A la Philadelphia child guidance clinic

**M. E. : Combien d'années es-tu
resté à Philadelphie avec Sal
Minuchin ?**

J. H. : Neuf ans, ou peut être dix.

**M. E. : Peux-tu me parler de ces
années-là ?**

J. H. : C'était une période de
changements très importants.
Lorsque je suis arrivé, Sal venait
de prendre la direction de la
Clinique de guidance infantile,
mais à l'époque, sans le diplôme
de médecin américain, il n'avait pas
le droit de diriger la clinique.
Il n'avait qu'un diplôme argentin
sans valeur aux USA. Il disait qu'il
n'avait aucune envie de reprendre
des études et de passer des
concours. Mais ces gens étaient si
désireux d'avoir Sal qu'ils firent
passer une loi pour une sorte de
diplôme honoraire, afin qu'il
puisse exercer. Il a dirigé la
clinique. C'était un établissement
situé dans les quartiers noirs, car
c'était le quartier des
domestiques. Il attirait la clientèle
aisée de la périphérie de ces
quartiers, à l'exclusion de la

clientèle la plus proche, la clientèle
noire de voisinage. Minuchin a
transformé l'établissement en
clinique au service de la
communauté, avec une
orientation familiale, et il a perdu
95 % de son équipe. Ils sont
partis.

M. E. : Pourquoi ?

J. H. : Ils ne pouvaient supporter le
changement. Ils ne savaient pas
comment travailler avec les
familles. Ils étaient contre ce
modèle, à l'instar de nombreuses
structures de psychiatrie infantile
actuellement. Mais Sal a pris ça de
façon positive. Il a dit que ça lui a
donné l'occasion de travailler avec
des personnes différentes. Il est
venu me chercher, car il avait
besoin de gens ayant l'expérience
du travail avec les familles, et il se
sentait seul. Lorsque je suis arrivé,
il y avait douze personnes dans
l'équipe, assises autour de la table,
discutant d'un cas. Lorsque je suis
parti, neuf ans plus tard, nous
étions trois cents, et il y avait deux
cliniques annexes en dehors de la
principale, qui s'est installée sur le
campus. De sorte qu'il a réalisé
des changements considérables,
comme Jackson l'avait fait.
Il commençait un projet et ensuite
le déléguait à quelqu'un pour en
commencer un autre. C'est
comme ça qu'il a maintenu le
financement de son institution.
En général, il passait les projets à
Braulio, qui devait les terminer;
ce qu'il faisait avec bonheur.

**M. E. : Mon cher Jay, parlons du
travail que tu faisais avec Sal.
Lorsque tu es venu à Wiltwyck,
tu l'as surpris en proposant une
idée inspirée d'Erickson à propos
du bridge de cette mère dont tu
as parlé. Comment as-tu réussi
à relier leur approche structurale
et ton approche stratégique ?
A cette époque, tu étais déjà un
thérapeute stratégique, tu avais
écrit un livre à ce sujet.
Comment as-tu fait pour lier
les deux ?**

J. H. : Je ne l'ai pas fait. Les premières années, j'ai filmé des enfants, noirs et blancs, pendant qu'ils faisaient différentes choses. Ce qui m'intéressait à l'époque comme recherche consistait à apprendre le cinéma aux enfants, afin qu'ils puissent filmer ce qu'ils voulaient. Vous voyez alors comment ils voient le monde. Ils produisaient du matériel intéressant. Les enfants noirs se filmaient en train de danser, de se battre, de voler ou de faire quoi que ce soit d'autre. Les enfants noirs et blancs de la classe moyenne filmaient l'angle d'un bâtiment, un arbre, une maison. Il n'y avait pas de personnage dans leur film. Il ne s'agissait pas de différence ethnique mais d'une distinction entre la classe moyenne et les pauvres. Les blancs pauvres dansaient et se filmaient en train de le faire. Cela m'intéressait, j'essayais de filmer des relations et les règles qui les sous-tendaient. Puis j'ai dû commencer à enseigner car Sal travaillait avec davantage de monde, qu'il fallait former. Il voulait que je mérite davantage ma rémunération, alors j'ai formé des gens. Je me suis rendu compte rapidement que je ne pouvais enseigner une approche éricksonienne dans ce contexte, en partie à cause de Sal. Il n'aimait pas du tout ce qui lui paraissait paradoxal ou manipulateur, ou même indirect. Il l'aurait accepté, mais avec beaucoup de répugnance. Toutefois, il y avait un problème car des étudiants en psychiatrie infantile s'inscrivaient auprès de moi pour cela. Alors, en marge, je les formais, mais la plus grande partie de la formation que j'entreprenais concernait la thérapie familiale structurale. Puis j'ai travaillé avec un échantillon de patients schizophrènes, mais comme la limite d'âge à la clinique était de dix-huit ans, et que les patients étaient en général plus vieux, c'était une clientèle

extérieure. Je travaillais sur ce projet durant les soirées ; je me suis occupé de vingt-cinq cas ou à peu près, avec ceux qui voulait amener des familles. Mais j'ai fait tout ceci en marge de mon activité principale, en m'appliquant plutôt à ce que Sal et Braulio voulaient que je fasse. Braulio s'intéressait à Erickson, il apprenait l'hypnose et se montrait plus souple.

M. E. : Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui voient un travail associant structure, paradoxe et stratégie comme plutôt cohérent, car ils disent qu'il est parfois plus facile, avec des gens qui ne veulent pas les réaliser, de leur donner des tâches paradoxales que des tâches directes. Et certains professionnels vont tenter d'utiliser simultanément vos deux approches, structurale et stratégique, sans y voir une quelconque antinomie. Mais à cette époque, cela n'était pas facile ?

J. H. : Non, et ce n'est toujours pas le cas. J'écris un livre sur la supervision pour décrire ce qui s'y passe. Les superviseurs se comportent toujours comme par le passé : formés à une approche psychodynamique et non directive, et ils ont des étudiants qui disent à leurs patients ce qu'ils doivent faire sans savoir comment s'y prendre pour donner des directives ou les faire appliquer.

La naissance des supervisions en direct

M. E. : A cette époque, tu formais des para-professionnels, des gens de la rue qui n'avaient pas achevé leurs études secondaires, n'est-ce pas ?

J. H. : En fait, ils avaient tous fini leurs études secondaires. Voilà comment ça s'est passé : j'ai pensé à demander à une mère de



schizophrène de traiter une autre famille ayant un membre schizophrène, en raison de sa finesse et de son expérience. Je me disais : « Si je peux traiter cette famille, je demanderai à la mère de faire de même avec une autre famille. » Sal s'intéressait à la psychothérapie des familles pauvres, afin d'obtenir que les mères modifient leurs comportements auprès de leurs propres enfants, et que ces mères s'occupent de modifier le comportement d'autres mères. C'est ainsi que nous en sommes venus à discuter de cette idée. Au départ, cela consistait à former aussi bien les pères que les mères ; mais de fait il s'agissait plutôt des mères. Sal a sollicité une subvention de recherche sur ce thème, et le processus même de recherche d'argent a modifié le projet en ceci : comment les pauvres pourraient-ils traiter d'autres pauvres, plutôt que des ex-patients aider des clients. Nous avons donc commencé des entretiens avec des candidats, et c'était un problème intéressant. Nous les formions à raison de 40 heures par semaine pendant un an ou deux, ce qui signifiait un investissement de 100 000 dollars sur ces personnes. On avait donc intérêt à décider si elles valaient la peine qu'on les forme à ce point ! On a donc interviewé tout un tas de gens. Pour les femmes, c'était facile, car elles étaient très

compétentes. Quant aux femmes, s'ils postulaient en raison d'une rémunération que nous pouvions offrir, ils n'avaient pas beaucoup de réussite dans leur démarche et se montraient plutôt inefficaces. Nous avions aussi des femmes qui amenaient leur conjoint en disant : « En voici un », disait : « Mais où suis-je ? » et nous exigeons, pour autant que je me souviens, un niveau d'études secondaires achevé.

. E. : Tu aimais ce travail ?

Enormément. Je crois que tout là où réellement commencé que des thérapeutes n'ont la supervision en direct. Alors Alto, je faisais de la supervision avec les gens, avec des familles de schizophrène. Je me tenais derrière le miroir tout en observant, et nous discutions à la séance après coup. Mais nous n'intervenions pas, ni pour aller à la porte, ni pour téléphoner. Puis, il y eut l'étape suivante ; nous avons commencé à aller à la porte pour les faire venir, et à les influencer pendant la séance, ce qui était une idée remarquable. Lorsque nous nous sommes occupés des pauvres, nous devons protéger les familles que les intervenants étaient des novices, et c'est pourquoi nous avons utilisé la supervision collective très fréquemment. Nous programmions la séance avec eux, nous les y mettions, nous les envoyions au téléphone, nous leur demandions de sortir, nous leur donnions des instructions, nous les envoyions dans la pièce ; c'était la supervision où l'on se voyait la balle constamment. La formation se déroulait sous la forme de tâches que le thérapeute redisait en séance. Nous avions un groupe de dix à quinze personnes, et le premier nous les avions pendant huit semaines, et je les formais toute la semaine. Le jour suivant, il en était de même. Le troisième jour, je devais enseigner à peu près tout

ce que je savais, et c'est pourquoi nous les confrontions avec des familles très rapidement ! Nous entraînions toujours les gens durant quelques heures, ou bien durant une demi-journée.

La formation des para-professionnels

M. E. : A cette époque, je travaillais à l'Hôpital public du Bronx, et je formais des para-professionnels. Je dirigeais un centre de santé mentale dans le sud du Bronx, qui se nommait le Centre de santé mentale Mott Haven. Nous avons développé un programme intitulé Lincoln Family Therapy Training Program, où nous formions des para-professionnels et des étudiants en psychiatrie. En 1975, j'ai organisé une rencontre à New York avec Marianne Walters, à laquelle tu as participé avec deux de tes étudiants. Tu t'en souviens ? C'était sur le campus de l'Hôpital public du Bronx. Chris Beels était là, ainsi que Al Scheflen. Nous avions peu d'argent et nous étions très égalitaires, de sorte que nous avons payé le même montant pour les étudiants, tes para-professionnels, Marianne Walters et toi-même. Tu t'es montré très généreux. Je me rappelle combien nos étudiants étaient intéressés par ce que tu leur expliquais, car cela faisait sens pour eux. En fait, la formation que nous leur dispensions à Lincoln était différente de la tienne car tu leur donnais des outils concrets d'intervention, alors que nous tentions de les aider à trouver leur propre style et leur propre approche pour répondre aux situations difficiles. Cela n'était pas toujours aisé, parce que tout le monde ne possède pas la créativité ou l'intuition indispensable pour susciter quelque chose de nouveau dans de telles situations. Si bien que, de

fait, un grand nombre d'étudiants retombait sur les outils que tu proposais, lorsqu'ils étaient coincés, et utilisaient l'approche stratégique ou structurale que nous leurs inculquions également. Mais tu ne l'appelais pas stratégique, à l'époque.

J. H. : Je ne sais pas comment on l'appelait. Mais une des choses que j'ai faites avec Nouvelles stratégies en thérapie familiale a consisté à rédiger un chapitre sur le premier entretien familial. Et c'est venu de ce travail avec les para-professionnels, car ils avaient besoin de savoir : « Comment je m'assieds ? » et : « Où je me mets ? », ou bien : « Que faire en présence des enfants ? » Finalement, ces directives pour réussir le premier entretien se sont révélées très utiles pour un grand nombre de personnes.

M. E. : Je me rappelle très bien ce chapitre, qui donnait des instructions pas à pas : vous parlez avec eux, puis vous faites ceci, et encore cela. C'était très utile... Ainsi, ces années étaient fructueuses. Tu avais un salaire régulier, tu n'avais pas à rechercher de subvention, et tu écrivais.

J. H. : Oh oui, j'écrivais à cette époque. Je terminais alors Milton Erickson, un thérapeute hors du commun.

M. E. : Et tu as commencé aussi Ordeal Thérapy ?

J. H. : Je crois bien.

M. Elkaim : Qu'est-il arrivé ensuite ? Tu as travaillé avec Sal pendant neuf ans, puis Sal s'est arrêté, et toi aussi. Pourquoi ?

J. H. : Je me suis arrêté juste avant Sal. Tu sais, l'institution était devenue très grande, et je commençais à souhaiter faire les psychothérapies et les formations que je voulais, à ma manière. Je crois que j'ai commencé à faire le projet d'un institut que je dirigerais moi-même, pour que je

puisse y suivre mon propre chemin. Par ailleurs, j'avais aussi rencontré Chloé Madanes. Je me suis déplacé pour créer un institut avec elle, j'ai fait la navette quelque temps, et puis je suis parti.

M. E. : Ainsi, pendant un certain temps, tu t'occupais de l'Institut avec elle, tout en travaillant à Philadelphie, et puis tu as déménagé ?

J. H. : C'est cela.

M. E. : Après ton départ, ce fut celui de Sal.

J. H. : Je crois que ce n'est probablement pas sans lien. C'était devenu trop grand ; je me retrouvais en pleine confusion : trois cents personnes, une unité d'hospitalisation, une école. J'ai tenté d'obtenir de Sal qu'il garde le vieux bâtiment, qu'il y fasse sa formation, et qu'il laisse tout le personnel aller dans le nouveau bâtiment. Mais il n'a pu y arriver ; on était censé vendre l'ancien bâtiment pour payer le nouveau. Pourtant, j'y suis passé en voiture, et il est toujours là, avec ses fenêtres défoncées, des arbres poussant devant la porte d'entrée. C'est simplement un bâtiment abandonné. C'était une construction extraordinaire, avec de nombreuses pièces équipées d'un miroir sans tain, très agréable.

A Chevy Chase

M. E. : Puis tu es venu à Chevy Chase. As-tu travaillé avec Chloé jusqu'à maintenant ?

J. H. : Nous nous sommes contentés de louer une pièce au 3000 Connecticut, de faire un trou dans le mur pour y installer un miroir sans tain. Nous avons une petite salle d'attente, et c'est là que nous avons travaillé. J'ai commencé en donnant des conférences qui attiraient du public qui s'inscrivait ensuite pour une formation plus approfondie.

Finalement, du premier groupe d'étudiants, ils étaient huit ou dix, tous ont fait partie ensuite du groupe de formateurs. Ce premier groupe était intéressant. Puis nous avons déménagé à Chevy Chase, où nous habitons une maison de deux étages, et nous avons été très occupés. Nous recevions une subvention publique pour former tous les professionnels du Maryland ; nous consultions trois familles à la fois. Nous montions et descendions les escaliers sans arrêt, nous étions réellement très occupés. Nous avions dix formateurs. Tu sais, j'étais allé visiter Milan à cette époque, et ils travaillaient tout à leur aise. Je me souviens d'un cas dont ils ont parlé pendant la matinée, et ce plusieurs heures durant puis ils sont allés déjeuner et ils ont remis ça l'après-midi. J'ai décidé alors que j'étais fou de courir ainsi d'un étage à l'autre avec trois familles à la fois dans mon propre institut. J'ai fortement ralenti mon rythme à partir de là.

M. E. : Et maintenant, tu travailles toujours avec Chloé ?

J. H. : Non, j'ai quitté l'Institut.

M. E. : Quand ?

J. H. : Il y a environ deux ans.

M. E. : Et que fais-tu maintenant ?

J. H. : Je fais des ateliers, quelques supervisions. Je ne suis pas sûr de ce que je veux faire à présent.

M. E. : Ça ne t'intéresse plus, d'avoir ton propre Institut ?

J. H. : Non. Diriger un institut, c'est vraiment très pénible.

M. E. : Oui, je sais que ça peut être pénible.

J. H. : D'ailleurs tous les instituts de thérapie familiale du pays sont fauchés. Ils traversent tous une mauvaise passe.

M. E. : Où en es-tu, à ce moment de ta vie ?

Madeleine Richeport-Haley :
Raconte-lui comment tu as suivi la

trace de Bateson en t'intéressant à Bali.

J. H. : Nous sommes allés à Bali où nous avons passé trois mois.

Nous avons fait un film sur les enfants danseurs balinaïes.

M. E. : Quant était-ce ?

M.R.H. : Nous y sommes allés plus d'une fois, et la dernière, c'était il y a un an, un an et demi à peu près.

J. H. : Nous nous sommes rendus dans le village où étaient allés Bateson et Mead, et nous avons fait des films, c'était intéressant. Mais quoi qu'il en soit, je suis à la recherche d'un projet. J'écris un livre sur la supervision, intitulé probablement « Stratégies de la Supervision », et je fais un atelier plusieurs fois par an, juste pour gagner ma vie.

« Il y a une sorte de balancier qui ramène les gens à l'individu »

M. E. : Que penses-tu de du mouvement constructionniste ?

J. H. : Je pense que c'est un retour à l'individu. On insiste sur la manière dont la personne construit la réalité, la perçoit, ou la pense. Ce n'est pas dyadique.

M. E. : Ainsi, pour toi, c'est un retour à la thérapie individuelle ?

J. H. : Il y a une sorte de retour de balancier qui ramène les gens à l'individu encore et encore et encore. Il existe une forte résistance au changement. Je crois que cela provient des formateurs qui freinent l'évolution du champ vers quelque chose de contextuel. Ce que je veux dire maintenant, c'est que nous sommes dans une drôle de situation. Nous sommes confrontés à plus de 180 groupes ethniques, à toutes les sortes de psychopathologie existantes, aux cas à traiter sur injonction judiciaire pour abus sexuels, ou violence physique, et que sais-je encore, et les thérapeutes sont



arçonnés par ces problèmes et e savent que faire. Ils se nent vers leur formateur et i-ci les forme comme on le it vingt ans auparavant, comme s propres formateurs le ient. Par exemple, ils disent : oilà ce type qui ne prend ais un bain. Comment puis-je er à en prendre un ? onse du formateur : me demande ce qui vous turbe là-dedans ? Y a-t-il que chose dans le fait de se ner qui revêt une importance sonnelle pour vous ? » C'est-à- , ils ne disent pas : « Voici trois ns d'obtenir que ce type se et vous pourriez essayer l'une tre elles. » Je pense que c'est e dernier point que le champ plus besoin ; ça s'est eloppé, mais les formateurs n'y plus.

s sentiments thérapeute

. E. : Tu sais, mon propre point e vue est peut-être légèrement fférent, bien qu'en même temps sois très proche de toi à propos e la nécessité de tâches ncrètes, par exemple si uelqu'un refuse de prendre un ain. Dans le même temps, je ne ssens pas de contradiction entre dée d'efficacité nécessaire en ychothérapie et le fait de ntéresser simultanément aux ntiments du thérapeute. est pourquoi j'essaye de

comprendre ce que le thérapeute ressent, non comme une projection sur la famille ou sur le patient, mais comme un vécu qui a une fonction pour les constructions des différents membres du système thérapeutique.

Je nomme ces constructions du même type en intersection des « résonances. » Si je me contente de demander au thérapeute : « Qu'y a-t-il entre vous et le fait de se baigner ? », cela n'aidera pas le patient à prendre un bain. Mais si en même temps je tente de comprendre la raison pour laquelle le thérapeute a choisi le fait de se baigner plutôt que le comportement délinquant du patient, ou tout autre aspect, afin de construire une tâche pour aider son client, alors cela devient plus riche. Dans ma théorie, les tâches marchent d'autant mieux qu'elles touchent le thérapeute. Tu te souviens, un jour tu as parlé d'un enfant qui se mettait des objets dans l'anus, et qui les jetait ensuite dans la salle de bains. Tu as raconté comment tu as prescrit à son père une tâche qui consistait à lui faire creuser un trou aux dimensions précises au fond de la cour pour y enterrer ces objets. Tu as donné trois interprétations à propos de cette tâche : tu as dit que c'était une tâche structurale, car elle rapprochait le père et le fils, que c'était une épreuve, car le sol était difficile à creuser, c'était l'automne et il faisait très froid.

Et en même temps, c'était une tâche métaphorique. Lorsque tu en as parlé, quelqu'un dans la salle a demandé : « Pourquoi précisément telle longueur et telle largeur pour ce trou ? », et tu as répondu que lorsque tu faisais ton service militaire, si quelqu'un était pris à fumer, l'officier lui disait : « creuse un trou de tant par tant, et mets y ton mégot de cigarette. » Tu te souviens ? Ainsi, pour moi la tâche n'est pas seulement la tâche. C'est ce que toi tu leur prescrites dans cette situation. Je ne suis pas convaincu que quelqu'un comme Erickson puisse se contenter de te dire : « Demande à la dame de répandre la poussière ici et là, et le mari arrêtera de la suivre. Pour moi, ce n'est pas Erickson qui crée cette directive, c'est Jay, et Jay la crée à sa façon, et en parle à la femme de telle façon qu'elle le fait et son mari arrête de la suivre. Je pense que ceci est très important parce que je crois vraiment à l'utilité des tâches, j'en prescrites, et je tire toujours un grand plaisir à les créer. J'en ai construit que j'ai utilisées une seule fois en supervision, et que je n'ai jamais réemployées depuis. Mais en même temps, j'ai la conviction qu'elles doivent être liées au système thérapeutique, c'est-à-dire à la personne qui la donne, ainsi qu'à la famille qui la reçoit. J'envisage peut-être d'écrire un jour à propos des tâches sur l'importance pour le système thérapeutique, à ce que la tâche trouve également en ligne de compte la résonance du thérapeute. En même temps, je suis complètement d'accord avec toi. Un comportement est adaptatif — Nous devons trouver une manière d'interrompre un comportement en provoquant une situation nouvelle, et le fait de comprendre n'est pas suffisant pour que les gens changent. ...

Jay Haley et Solana Orlando lors d'un congrès organisé par l'I.E.F.S.H. à Bruxelles (1989).

« Dans notre pays, ce sont les gestionnaires qui s'occupent du champ sanitaire »

Que penses-tu qu'il serait intéressant de dire à des lecteurs, qui sont thérapeutes familiaux, en activité actuellement ?

Que souhaiterais-tu leur dire à propos de leur champ ?

J. H. : Je crois qu'il vaut mieux ne pas s'intituler thérapeute de famille, mais plutôt thérapeute qui prend la famille en considération. Si tu dis que tu es un thérapeute de famille, tu dois l'être d'une certaine façon, et il en existe qui sont erronées. Tu peux dévier de la thérapie familiale proprement dite, et alors cela t'expose à des controverses du genre : « Peux-tu voir quelqu'un en individuel si tu vois des familles ? », et autre inepties à propos des règles. Mais je pense qu'il existe une tendance forte ainsi que des raisons financières, à revenir en arrière, vers la psychothérapie individuelle de longue durée. Ce qui se passe dans notre pays maintenant, c'est que ce sont les gestionnaires qui s'occupent du champ sanitaire et décident de la durée de la psychothérapie, et de qui l'effectue. Ce sont des gens qui ne connaissent rien à la psychothérapie qui prennent les décisions les plus importantes : combien elle doit coûter, durer, ce qu'on a le droit ou pas d'y faire.

Soutenir les parents

M. E. : Jay, je me souviens qu'un jour, je crois que c'était à la fin des années soixante dix, nous nous sommes rencontrés à Zurich. A cette époque, tu m'assimilais à tous ces contestataires politiques. J'étais le coordinateur du réseau « Alternative à la psychiatrie », et tu m'as dit : « Mony, est-ce que le fait de m'allier aux parents, de

leur donner plus d'autorité afin d'aider leur enfant, te donne de moi l'image de quelqu'un de réactionnaire ? » J'ai été surpris, car pour moi tu étais progressiste. Je t'ai toujours vu comme une personne qui dispense de l'énergie et de la créativité pour travailler dans des environnements défavorisés et trouver des instruments pour aider les sans-ressources, et pour créer des outils à l'usage des gens qui n'ont pas de savoir académique. J'ai été très touché par le fait que tu puisses penser que certains te voient comme prenant le parti d'une sorte d'establishment, simplement parce que tu soutenais les parents.

J. H. : Les jeunes tendent à penser cela, les jeunes thérapeutes. Tu sais, quand nous avons commencé à pratiquer la thérapie familiale dans les années cinquante, nous nous y sommes mal pris. Nous avons soutenu les enfants contre les parents. C'était le cas de Bateson, qui les attaquait particulièrement, mais c'est ce que nous faisons tous. De même, nous interprétons et faisons ressortir tout ce qui pouvait les démolir. Il nous a fallu pas mal de temps pour penser en termes de hiérarchie, et aussi pour les guider de façon plus positive, afin qu'ils choisissent de continuer avec nous.

M. E. : C'est pourquoi j'ai pensé que ton article de 1959 avait tant d'importance. Celui dans lequel tu parles de la mère qui dit à l'enfant : « Viens t'asseoir sur mes genoux », puis elle se raidit, si bien que l'enfant se sent pris dans une double contrainte. Il va alors venir et dire à sa mère : « Oh maman, que tu as un joli collier », ou bien encore : « Que tu as de belles boucles d'oreille », si bien que la mère ne sait plus s'il vient pour les bijoux ou pour elle. Lorsque tu as écrit cela en 1959, c'était très important, car cela dépassait la

situation dans laquelle quelqu'un piège quelqu'un d'autre. Cela a permis d'observer les choses différemment, et de ne plus s'obséder sur qui a raison qui a tort. Alors, même si tu t'allies aux parents, ce n'est plus dans un contexte où tu soutiens les forts contre les faibles, c'est une tentative de mettre un levier pour déplacer le rocher qui bloque le chemin. A propos, hier, je faisais une supervision à Montréal, et c'était une situation intéressante, car tu sais quelle est la critique que font les féministes à propos de la double contrainte.

J. H. : Non, c'est quoi ?

La critique du concept de circularité

M. E. : Leur critique porte sur le concept de circularité. Elles disent que, lorsque nous en parlons, nous faisons comme si mari et femme étaient dotés d'un pouvoir équivalent, alors qu'en général l'homme est plus fort que la femme. Il possède l'argent et la force physique, si bien qu'elle n'est pas sur un pied d'égalité avec lui. Autrement dit, lorsque nous parlons de circularité, c'est comme si nous le soutenions contre elle, car elle ne dispose pas du même choix que lui. C'était une discussion intéressante, parce que l'une des thérapeutes que j'ai supervisées m'a dit qu'une de ses patientes n'osait plus aller la voir, car elle n'aurait pas manqué de lui répéter : « Arrête de voir cet homme qui est violent avec toi. Ne reste pas avec lui. » La patiente n'osait dire : « Je ne veux pas quitter cet homme. » Elle préférerait mentir à la thérapeute ou ne plus revenir. Si bien que le problème n'est pas seulement d'être du bon côté, il est aussi d'aider les gens à changer... Je crois qu'il est important d'avoir une position éthique tout en

étant simultanément un contexte et changement.

: Je crois qu'il faut le faire, activement.

thique et thérapie familiale

. E. : Je me rappelle aussi cette merveilleuse bande vidéo avec ce père dont la fille cassait des bleaux encadrés, et qui utilisait un verre brisé pour attaquer ses parents. Je me souviens que tu as fait écouter aux parents des mp3 sur un électrophone à poches. Ce que j'ai aimé, à propos de cette tâche, ce fut pas seulement son absurdité, mais aussi ce qu'elle a ouvert, comment la liberté



et comment l'air frais fait disparaître les miasmes de la pétition. Ce que j'ai aimé aussi, c'est son côté éthique, la manière dont cette tâche ouverte et apparemment absurde va aider des gens pris dans les mêmes interactions répétitives à voir autrement les choses, et à les vivre différemment. Cette importance de l'éthique me rapproche du point de vue de mes amies féministes, selon lesquelles nous pratiquons trop souvent la thérapie de famille comme si l'homme et la femme étaient interchangeables.

: Cette technique de l'électrophone a été inventée par Jay Schiff. Tu sais, il existe un autre aspect à propos des hommes et des femmes. Les féministes, je

crois, sous-estiment le pouvoir des femmes. L'homme peut avoir l'argent et la considération sociale et bien d'autres choses, mais la femme dispose de toute une palette qu'elle peut utiliser, y compris le fait de présenter des symptômes, ce qui empêche l'homme d'agir. Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont à égalité dans de nombreux domaines.

M. E. : C'est la théorie des « Tactiques du pouvoir de Jésus Christ », selon laquelle il existe différentes sortes de pouvoirs. En fait, j'ai toujours vu la psychothérapie comme une manière d'ouvrir à de nouvelles situations, de donner à l'individu plus de liberté, une approche où les psychothérapeutes ne sont pas des agents de contrôle social,

mais des gens qui tentent d'en libérer d'autres. C'est pour cela qu'il est si important de prendre en considération les relations de pouvoir qui se manifestent au sein de la société, tout en se retenant d'imposer son propre point de vue au client.

J. H. : On ne peut séparer de qui tu es l'agent. Je veux dire : on était l'agent de l'individu, et puis nous sommes devenus l'agent de la famille, et maintenant on est l'agent de l'Etat avec des cas sur injonction judiciaire. Mais c'est une question de savoir si l'on est l'agent du mari ou celui de la femme, aussi, si l'on pense de cette façon.

M. E. : Ou alors, on peut penser qu'on est un agent de changement dans cette situation

et qu'on travaille pour tous les deux.

J. H. : C'est exact, si l'on peut penser en termes de « tous ensemble. »

M. E. : Lorsque je vois une famille, la première étape consiste à demander à chacun si je l'ai bien compris. Et je vais de l'un à l'autre, je tente de me mettre à leur place, je les regarde, et je leur parle de comment je vois ce qu'ils me racontent.

C'est seulement après cette première partie, qui en général me prend un quart d'heure, et seulement après m'être intéressé à la réalité comme ils la vivent chacun, que je commence à créer quelque chose de nouveau. Mais j'ai d'abord besoin de m'allier à chacun et de vivre les membres de la famille de façon telle que je peux sentir que je travaille pour eux tous, ce qui inclut bien sûr ceux qui apparemment se battent contre moi. Très souvent, ils le font par crainte, parce qu'ils me voient comme un agresseur, ou parce qu'ils sont terrorisés. Je pense qu'on peut travailler pour eux tous en même temps. Mais alors il est important de faire la différence entre un juge dans un tribunal — et nous avons besoin de juges et de tribunaux — et un psychothérapeute.

J. H. : C'est une distinction sage par les temps qui courent.

M. E. : Merci beaucoup pour cet entretien, mon très cher Jay. Y a-t-il quelques mots avisés que tu souhaites dire ?

« Vous n'entendez jamais Erikson citer Rousseau »

J. H. : Une invocation à la sagesse ? Tu sais, je crois qu'on a progressé, de l'individu dans les années cinquante, à la dyade dans les années soixante, représentée au mieux par Erickson. Puis on est

aduit de l'anglais
ar Serge Kannas.

passé à la triade, où l'on pense en termes de coalition. Je crois qu'il est très difficile de mélanger toutes ces unités. Et les constructivistes ne voient pas qui ils soutiennent et contre qui ils se mettent, dans la famille, lorsqu'ils mettent l'accent sur la perception et sur comment les gens perçoivent la réalité. Mais il y a autre chose en Europe qui m'intéresse. Je suis convaincu qu'Erickson, et la théorie aux Etats-Unis, doivent beaucoup à la vie à la campagne. A l'Américain du Middle West vraiment. Je veux dire : vous n'entendez jamais Erickson citer Rousseau, ou un intellectuel européen ; il parlera de la vie à la ferme, de ce qui arrive aux animaux. Les thérapeutes européens ne semblent pas



savoir comment on met une vache dans l'étable.

M. E. : Je t'ai dit que je pensais que nous nous servons, en tant que thérapeutes, de ce que nous possédons. J'ai appris beaucoup de Ray Bradbury et de ses « Chroniques martiennes », ou bien de Kafka ou de Borges, et ils font partie de ma vie aussi bien que de mon travail. Kafka était quelqu'un qui parlait de l'absurdité de la vie, et de comment survivre dans un monde...

J. H. : ... qui l'est précisément, absurde.

M. E. : Et Erickson dirait : « Eh bien, utilise-la, accepte-la, cette absurdité ! »

J. H. : Eh bien, je n'ai jamais entendu Erickson mentionner

Kafka, mais il pensait comme ça. Il a certainement parlé de l'absurde.

M. E. : Dis-moi, est-il vrai qu'Erickson a dit que nous utilisons trop souvent la route de l'inconscient au conscient comme une route à sens unique et que nous devrions l'utiliser dans les deux sens ? L'as-tu entendu dire cela ?

J. H. : Je ne l'ai jamais entendu, mais il aurait pu le dire comme cela, c'est vrai.

M. E. : Je crois qu'il a dit cela il y a longtemps, que les thérapeutes utilisaient cette route pour interpréter ce qui vient de l'inconscient à la conscience, les rêves, les actes manqués, les lapsus... Mais qu'il était aussi important de tenter de créer des

métaphores qui touchent l'inconscient directement.

« Dans l'inconscient, il n'y a que des métaphores »

J. H. : Il n'a pas d'information digitale dans l'inconscient. Il n'y a que des métaphores.

M. E. : C'est aussi quelque chose que j'aime bien dans ton travail, l'importance du symptôme comme métaphore.

J. H. : C'est certain.

M. E. : Et pour moi, c'est très important, car parler du symptôme comme métaphore, c'est accepter qu'il a un sens, même si nous savons que l'interpréter ne sera souvent que

d'une utilité limitée. T.S. Elliot a dit un jour une chose intéressante. Il s'est demandé ce qui était important dans la poésie : est-ce le sens d'un poème ? Si c'était le cas, on écrirait de la prose, et non des poèmes.

J. H. : C'est juste.

M. E. : Et pourtant on donne un sens au poème, même si l'on sait que la musique et le rythme sont déterminants. C'est comme un voleur qui donne un morceau de viande à un chien de garde, pour s'introduire dans la maison et voler. Le but du voleur n'est pas de nourrir le chien, comme le but du poète ne consiste pas à écrire des histoires. Dans ce cas, je pense que le voleur, le poète et le thérapeute rêvent tous d'atteindre un niveau tandis qu'ils agissent à un autre. Et Erickson, avec ses tâches métaphoriques et ses histoires, tentait de parler directement à l'inconscient dans son propre langage. Je crois qu'un travail qui utilise les métaphores respecte le sens de ce qui arrive, et tente en même temps d'obtenir le changement. Le changement, comme le symptôme, se produit alors dans un contexte qui lui donne sens.

J. H. : Il s'agit aussi des conséquences du changement, et de quelle manière se confronter à la rechute, à l'attente de la répétition. Il s'agit d'une séquence, non d'une intervention.

M. E. : C'est aussi quelque chose que j'ai appris de toi. La notion de séquence. Les gens ne vont pas directement de la maladie à la santé. Il y a des séquences, différentes étapes, et l'on doit accepter de les traverser.

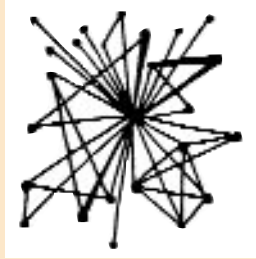
J. H. : C'est vrai.

M. E. : Merci beaucoup, mon cher Jay.

NETLETTER

An International Newsletter for Social Network Intervention

u moment de mettre sous
presse, nous apprenons
avec tristesse, le décès de
John Weakland
survenu le 8 juillet 1995.
Nous rendrons hommage
ce pionnier des thérapies
familiales dans notre
prochain numéro de
Résonances.



Subscription/renewal form

In 1986, the newsletter *NETLETTER* began circulating among practitioners and researchers interested in applying social network analysis to intervention in the fields of mental health and human services. Now (at the beginning of 1995), *NETLETTER* is distributed to subscribers in 13 countries (including 15 States in the United States and 2 Provinces in Canada), on 5 continents.

Each issue includes reviews of relevant literature, correspondence from readers, Editor's and reader's reports and brief articles, and updates of the *NETLETTER DIRECTORY* of subscribers. *NETLETTER* has provided a forum for debate on conceptual and practical issues. *NETLETTER* reported on projects in Sweden, including a demonstration program to use network therapy as an alternative to more disruptive child protective interventions, and a multipurpose crisis intervention center. We described an ambitious Norwegian program which introduced the network approach in a wide range of medical, mental health, and social service settings. We reported on community network intervention to prevent child maltreatment in Winnipeg, Manitoba, and to serve the chronically mentally ill and their families in Toronto. *NETLETTER* described projects in Holland and Yugoslavia, and presented case descriptions of network assemblies for a

man with AIDS and for two friends caught up in a *folie à deux*.

At \$15 (U.S.) per year (\$25 for institutions) for one Volume of two issues, you can participate in the fellowship of *NETLETTER* readers. Please join us, and help to enlarge the network. Photocopy this subscription form, and give it to network interventionists whose names you don't find in the *NETLETTER DIRECTORY*.

Let's help *NETLETTER* evolve from an informal newsletter into a bulletin of practicing network interventionists, a forum for exchange of news, views, and information about discoveries and dilemmas of everyday practice. Your correspondence will help this evolution along. Should you choose to send your contributions on magnetic media, *NETLETTER*'s computer can handle 3 1/2" high density disks, and our software (Microsoft Publisher) can convert a wide variety of standard files.

Please mail with \$15 (U.S.) (\$25 for institutions) per Volume to:

DAVID TRIMBLE, 47 WINTHROP ROAD, BROOKLINE, MA 02146, U.S.A.

NAME: _____

ADDRESS/PHONE/FAX/email: _____

DISCIPLINE/WORK SETTING/CURRENT NETWORK ACTIVITIES: _____

ENCLOSED (\$15 FOR VOLUME VII; \$30 FOR VII AND VIII - \$30 AND \$60 FOR INSTITUTIONS): _____